

examen sage & impartial résulte une masse de preuves victorieuses sans doute des sophismes les plus spécieux ; & très-lumineuse sur-tout pour le petit nombre d'hommes qui aiment à voir. Ces deux Discours de M. Bordes devoient lui faire & lui firent en effet une réputation. Elle fut plus solide que brillante ; il lui donna bientôt plus d'éclat par des Poésies légères, où la raison parle le langage des grâces. Quelques-unes, pour en faire l'éloge d'un mot, quelques-unes furent attribuées à M. de Voltaire, entr'autres la jolie *Épître sur les Castrats*. Ces bagatelles agréables sont inférieures cependant à une fort belle *Ode sur la Guerre*, imprimée dans presque tous les Recueils de Poésies, & que tous les Guerriers, ainsi que tous les Poètes, devoient savoir par cœur. Malgré l'admiration que j'ai pour Jean-Baptiste Rousseau, quand je lis son *Ode célèbre au Comte du Luc*, je suis un peu fâché qu'il ait employé tant de soins & tant de veilles à souhaiter seulement une bonne santé à son Mécène. Ses vers sont sublimes, j'en conviens ; mais ce n'est là qu'une très-harmonieuse inutilité. On ne fera point ce reproche à M. Bordes ; il a revêtu de toute la pompe des images, des vérités touchantes & terribles ; il a peint avec autant de sensibilité que d'élévation les maux que les Conquérans font aux hommes. Il y a là sans doute un but moral très-marqué, & je serois presque tenté d'appeler son Ode l'*Hymne de la Philosophie*. Ce n'est point, à mon avis, une petite gloire que d'avoir été le digne Émule de nos deux Rousseaux ; voilà ce qui caractérise M. Bordes, & ce qui doit le faire distinguer dans la foule des Littérateurs. Il a été Poète & Philosophe ; il a également bien écrit en vers & en prose. Il a peu écrit, dira-t-on : oui ; mais le peu qu'il a fait annonce ce qu'il auroit pu faire, & il est des hommes supérieurs dont même le repos mérite nos hommages.

A des talens distingués, M. Bordes joignoit un goût délicat, un tact sûr & fin : nul ne jugeoit mieux que lui les Ouvrages, soit anciens, soit modernes ; mais sa critique étoit douce & pleine d'aménité, aussi l'on profitoit toujours de ses conseils, & ce qui est plus rare, on l'en remercioit. J'aurois dû commencer par faire l'éloge de ses vertus ; mais les larmes de tous ceux qui l'ont connu ont déjà rempli cette tâche ; je dirai seulement que sa modestie étoit extrême. Cette modestie l'a empêché de mettre au jour de fort jolies Comédies qu'on publiera peut-être après sa mort. Jamais il ne parloit de lui ni de ses Ouvrages ; & moins de son vivant il m'auroit pardonné de le louer, plus j'ai dû m'empreser de lui payer le tribut qu'il méritoit si bien.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Chevalier de Cubières.

G R A V U R E S.

M. LE MIRE donne avis à MM. ses Souscripteurs qu'il délivre, en apportant la quitte de soucription, le *Portrait historié du Général Washington*, Commandant en chef des Armées Américaines, qu'il vient de graver d'après le Tableau original appartenant à M. le Marquis de la Fayette. Le Général y est représenté en pied devant sa tente à la tête de son camp, tenant des papiers relatifs à l'Histoire de l'Amérique, &c. &c. Cette Estampe est d'un très-bél effet ; elle a 18 pouces de haut sur 14 de large. Prix, 12 liv. Les Personnes qui désireront se la procurer adresseront leurs lettres franches de port & le prix de l'Estampe à Paris à M. le Mire, rue & Porte S. Jacques, maison de M. le Camus, Marchand de Drap.

Adam & Eve chassés du Paradis terrestre, & livrés à leurs réflexions, d'après le Tableau de M. Bounieu, gravé par lui-même à la manière noire. Hauteur, 18 pouces 6 lignes; largeur, 13 pouces 6 lignes. Prix, 18 liv. A Paris, chez l'Auteur, cour de l'Orangerie des Tuileries. Cet Ouvrage annonce que M. Bounieu peut devenir aussi célèbre dans la Gravure qu'il commence à l'être aujourd'hui dans la Peinture. On voit à la Bibliothèque du Roi le Tableau original, qui, avec la Bethsabée du même Auteur, suffiroient pour l'élever au rang de nos Peintres les plus distingués.

*Nouveau Plan routier de la Ville & Fauxbourgs de Paris. Prix, 1 liv. 4 sols. en feuille, & 3 liv. collé sur toile. A Paris, chez Alibert, Marchand d'Estampes au Jardin du Palais Royal, & rue Fromenteau, maison d'une Marchande de Modes. On trouve à la même adresse une nouvelle Estampe allégorique, destinée à servir de Frontispice au *Compte rendu au Roi par M. Necker,**

La Belle Mère, Estampe gravée par le Vasseur, d'après le Tableau original de Greuze. Prix, 16 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Notre-Dame des Victoires. On y remarque du mouvement & de l'expression, mais toujours les mêmes figures, les mêmes attitudes, les mêmes costumes, le même style maniéré. Les draperies sombres, dures & lourdes nuisent beaucoup à l'effet de cette Gravure, qui a l'air d'un dessin fait au charbon.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

OBSERVATIONS critiques sur un Ouvrage intitulé: *Examen de la Houille considérée comme engrais des terres, &c. Première Partie. — Expérien-*

ces & nouvelles Observations sur les Houilles d'engrais, &c. Seconde Partie. — Recherches sur la Houille d'engrais & les Houillères, sur les Marais & leurs tourbes, sur leur utilité dans l'Agriculture, pour le feu & pour quelques Arts, & sur l'exploitation de l'une & de l'autre de ces substances, &c. avec fig. Troisième Partie. A la Haye; & à Paris, chez Jombert, fils aîné, Libraire, rue Dauphine; Cloufier, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, 1780. La première Partie fut imprimée en 1777. Ceux qui l'auront pourront se dispenser de l'acheter. A la fin de la troisième Partie se trouvent une Instruction très-détaillée sur l'usage des Houilles & des Tourbes considérées comme engrais, & un Mémoire sur le Parc domestique ou le moyen simple de recueillir l'urine des bestiaux.

Discours prononcé à l'Assemblée générale du Tiers-Etat de Bresse, tenue à Bourges le 23 & le 24 Avril avec la permission du Roi, par M. Riboud, Procureur du Roi au Bailliage de Bresse, in-8°. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

T A B L E

<i>GALANTERIE à Mlle D.</i>	Méthode nouvelle pour tracer facilement les Cadrans So- laires, 126
<i>Essai de Traduction du Præ- dium Rusticum,</i>	98 Itinéraire Portatif, 129
<i>Mise & Arème, Romance,</i>	105 Dialogue entre un Spectateur & un Critique, 131
<i>Enigme & Logogryphe,</i>	105 Lettre de MM. les Auteurs du Mercure, 139
<i>L'Architecture, Poème,</i>	107 Gravures, 142
<i>Œuvre complètes d'Isocrate,</i>	113 Annonces Littéraires, 143

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgt le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 16 Juin. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 15 Juin 1781. DE SANCY,

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 23 JUIN 1781.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

LES TROIS SYSTEMES.

LORSQUE l'Amour eut mon premier hommage,

Je crus étre dans un monde nouveau;

L'illusion, la Reine du jeune âge,

Me fit voir tout à-travers son bandeau.

Elle éclata de sa lumière oblique

Mes premiers pas, mes premiers sentimens.

Quels beaux jardins! ô quels palais charmans

Créa pour moi la baguette magique!

Mon œil séduit crut voir la volupté,

Prête à m'offrir des délices nouvelles,

Peupler enfin mon séjour enchanté

De vrais amis, & de femmes fidelles.

Tout alla bien. Il sembloit que mon cœur,

En l'habitant, eût pris un nouvel être;

Sam. 23 Juin 1781.

Par-tout je vis l'emblème du bonheur ;
Et j'aimai tout , avant de rien connoître.

Toujours le temps détruit l'illusion.
C'est le malheur qui rend l'homme plus sage.
Bientôt , hélas ! un sinistre nuage
Vint obscurcir mon brillant horizon.
Dupe de l'un , & de l'autre victime ,
Long-temps encor je crus aveuglément
Voir le malheur où régnoit seul le crime ;
Et le soupçon fut mon premier tourment.
Mais quand je vis Plutus régner à Gnide ;
Mais quand je vis la candeur & la foi
Dans les filets de l'intérêt avide ;
Lorsqu'en un mot je vis autour de moi
L'Amour volage & l'Amitié perfide ;
Mon cœur fermé par tant de trahison ,
S'aigrit , s'arma contre l'espèce humaine ;
Et je jurai , rival du vieux Timon ,
Au monde entier une immortelle haine.

ON peut fort bien , quand on s'est vu trahir ,
Haïr le monde , on ne peut pas le fuir.
Vivre avec l'homme est un mal nécessaire.
Je l'adoptai , cette loi juste ou non.
Oui , dans mon cœur sans doute la colère
Vivoit toujours ; mais la sage raison
Sut l'assoupir , ou du moins la fit taire.
Au genre humain , lié par mes besoins ,

De jour en jour ma peine & mon salaire
 Sont d'acheter, de vendre quelques soins.
 Donnant si peu, mon cœur exige moins.
 On ne peut pas s'aimer & se connoître,
 O cœur humain ! mais les ans m'ont appris
 Qu'après tout l'homme est tout ce qu'il peut être
 Et je deviens indulgent par mépris.

LE PARI, Conte.

AIMEZ-VOUS les Paris ? Je peux vous en conter
 D'un homme excellent à connoître,
 Le plus grand parieur qu'on ait jamais vu naître,
 Qu'à Londres même on peut citer ;
 Car on le connoît-là par plus d'un coup de maître.
 On le nommoit Sainflour. Sainflour étoit galant ;
 Il avoit plus d'un savoir faire,
 Et possédoit plus d'un talent ;
 Franc du collier, & qui dans mainte affaire
 S'étoit montré formidable adversaire.
 Les paris qu'il imaginoit
 Avoient un piquant fait pour plaire.
 Affez souvent il les gagnoit ;
 Mais ils étoient si fous, si plaisans d'ordinaire,
 Que le perdant lui pardonnoit.

Aux portes du Café nommé de la Régence,
 Avec d'autres oisifs, Sainflour

Contrôloit les passans un jour.

Ses moindres traits étoient la médisance.

Cavaliers, fantassins, chacun avoit son tour.

Au fond d'une brouette, en fort lesté équipage,

Passe un jeune homme alors. C'étoit un jour d'été;

Le temps étoit fort sec, le ciel pur, sans nuage;

Et le galant sur son visage

Portoit un brevet de santé.

Sainflour, scandalisé de voir ce personnage,

Avec ce teint fleuri, par un temps si serein,

Se faire voiturier à la fleur de son âge,

Le trouve mauvais; & soudain

Se retournant vers son voisin,

D'un ton d'humeur il lui tient ce langage:

« Que penses-tu du faquin que voilà ?

« Que fait-il là dedans, & par ce beau temps-là ?

« Il a l'œil vif, & la face vermeille;

« Le drôle se porte à merveille.

« Que ne va-t'il à pied ? — Eh ! que te fait cela,

« Dit le voisin ? C'est son affaire.

« S'il a de quoi payer sa brouette en sortant,

« De tes avis il n'a que faire;

« Et libre à toi d'en faire autant.

« — C'est que vraiment cela me blesse.

« Et je voudrois le voir malade ou bien à pied.

« — En effet il a tort, grand tort, je le confesse,

« De n'être pas estropié.

« Mais tu lui permettras de rester en brouette ?

- » — Ma foi, non ; il en sortira ,
 » Et tout à l'heure, ou bien il me dira
 » S'il est malade. — Oh ! mais la folie est complotte.
 » Cela seroit plaisant ! — Parbleu cela sera.
 » Gageons. — Gageons. » On dépose une somme.
 Sainflour à la brouette arrive avec deux sauts ,
 L'arrête , aborde le jeune homme ,
 Et poliment il lui parle en ces mots :
 « Pardon , Monsieur ; sans vous fâcher, ne puis-je
 » Vous demander quel motif vous oblige ,
 » En santé , par un si beau jour ,
 » D'aller en brouette ? — A mon tour ,
 » Dit le jeune homme avec surprise ,
 » Puis-je vous demander pourquoi
 » Vous venez ici malgré moi ,
 » Du moins sans mon avis , m'arrêter au passage ?
 » — C'est qu'il est singulier , bizarre , en vérité ,
 » A votre âge , un beau jour d'été ,
 » De vous voir dans cet équipage.
 » — Il est plus singulier , je croi ,
 » Que vous y trouviez à redire.
 » Si vous avez le temps de rire ,
 » Pour moi , je ne l'ai pas ; de grâce , laissez-moi.
 » — Rien n'est plus singulier , Monsieur , je le répète.
 » — Soit : mais permettez... — Non , je ne souffrirai
 » point
 » Que par un si beau temps , avec cet embonpoint ,
 » Vous couriez la ville en brouette.

« — Oh ! vous le souffrirez , j'espère. — Non ;
» d'honneur.

« — Oui ! nous allons voir. — Soit, Monsieur. »

Le jeune homme au cocher crie aussi-tôt : avance ;
Mais Sainflour l'arrête soudain.

L'autre ouvre sa brouette , & l'épée à la main ,
Courroucé , furieux , vers Sainflour il s'élançe.

« Allons , dit-il , il faut juger

« Ce procès-là ; Monsieur , en garde. »

Sainflour s'arme aussi-tôt ; & tous deux , sans songer
A la foule qui les regarde ,

Se mesurent des yeux , & plus prompts que l'éclair ,
Auprès de la brouette ils ont croisé le fer.

Par l'adresse long-temps l'adresse fut trompée ;
La valeur s'escriinoit en vain.

Tout est paré ; mais à la fin

Sainflour embourse un coup d'épée.

« Je suis blessé , dit-il ; je le sens , je le vois ;

« Mais , sans former ici de prière indiscrete ,

« Après m'avoir blessé , vous rougiriez , je crois ;

« De me laisser à pied pour aller en brouette.

« Adieu. Nous nous verrons , quand je serai guéri. »

Sainflour alors entra dans la voiture ;

Et s'il faillit mourir de sa blessure ,

Il gagna du moins son pari.



*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est le *Jour & la
Nuit* ; celui du Logogryphe est *Rome &
Orme.*

É N I G M E.

DA N S les lieux où j'ai pris naissance
J'étois coëffé, j'étois vêtu ;
Un barbare avec violence
Me tondit raz, me mit tout nu ;
Et le traître, à la vieille Hortense,
Comme un esclave m'a vendu,
Haut & court elle m'a pendu
Pour mettre à bout ma patience ;
Mais je me suis ressouvenu
Que celui qui m'avoit tondu
M'avoit donné l'air à la danse :
Tout aussi-tôt j'entre en cadence ;
Je vas, reviens, recule, avance ;
J'ai tant tourné, troté, couru,
Et par mon manège assidu,
Si fort aquis la bienveillance
De celle qui m'a suspendu,
Que j'ai su, par son assistance ;

De ma corde & de ma potence
 Me faire un habit non tiffu,
 Mais plus moëlleux & moins bourru
 Que la robe de mon enfance.
 La vieille m'ayant dépendu,
 J'étafois ma magnificence,
 Quand on m'a faifi, dévêtu,
 Et me voilà redevenu
 Au premier état d'indigence.
 Je garde pourtant l'efpérance
 Qu'un jour du pauvre morfoudu
 Ma maîtrefte aura fouvernance;
 Au gibet je ferai rendu,
 Et j'en sortirai revêtu
 Peut-être avec plus d'élégance.

L O G O G R Y P H E.

AL'AUDIENGE on me voit rarement,
 Mais jamais où font deux femelles;
 On pourra me trouver beaucoup plus aifément
 Lorsque la nuit a déployé fes ailes.
 De mes fept pieds tu formeras fept mots:
 Ce que tu vois, à l'entour des fagots;
 Les armes d'un Royaume; un fleuve remarquable
 Qui fait germer Cérés aux plaines de Memphis;
 Ce que l'on met deffus la table;
 Par la Religion ce qui nous eft promis;

Un vieux satyre ; une clef d'Italie.

Ami Lecteur , si tu m'as deviné ,

Pour qu'un autre à son tour se trouve embarrassé ,

Observe-moi , je t'en supplie.

(Par M. de Cailhava , Gendarme Anglois.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LES STYLES, Poëme en quatre Chants.

A Paris , chez la Veuve Duchesne , rue S. Jacques ; Mérigot le jeune , quai des Augustins ; Esprit , au Palais Royal ; Barrois le jeune , rue du Hurepoix. Vol. in-12.

L'AUTEUR de ce Poëme a un goût sain , des principes purs & un talent véritable. Une des choses qui , selon lui , décèlent davantage le génie , c'est le goût des mœurs simples & champêtres ; il observe , & il prouve par une énumération assez complète , que presque tous les grands Poëtes Epiques ont commencé par le genre Pastoral ; il faut cependant excepter M. de Voltaire , à qui le genre Pastoral a toujours été assez étranger ; qui paroît avoir toujours préféré aux descriptions champêtres , le tableau brillant des plaisirs de la ville & des mœurs de

G v

l'opulence. C'est l'Aristippe des Poètes :

Omnis Aristippum decuit status & color & res.

Mais quoiqu'il ait beaucoup vécu à la campagne, ses Ecrits ne respirent point ce pur amour des champs qui éclate dans Virgile, dans Horace, dans Rousseau, dans tant d'autres Poètes; sa superbe Description de la Maison des Délices est très Poétique & très-Philosophique, mais elle n'est point Pastorale. M. Cournand, Auteur du Poème que nous annonçons, paroît avoir dans un degré distingué ce goût de la campagne dont il fait honneur aux grands Poètes. On en trouve des marques sensibles & dans sa prose & dans ses vers. « L'étude de la Nature, » dit-il, préservera le Poète de l'affectation » des mœurs du jour, & donnera à son talent un caractère de vérité qui sera senti » par ceux même qui sont le plus éloignés » de la simplicité primitive. »

Une des difficultés du sujet que l'Auteur a choisi, est de déterminer le rapport des genres aux Styles. L'Auteur assigne au Style simple la Fable & l'Eglogue; mais les genres ne sont pas ainsi bornés à un seul Style & à un seul ton. La simplicité de La Fontaine, sa naïveté originale doivent naturellement faire regarder la Fable comme étant du domaine du Style simple; mais si on prend la Fable dans Phèdre ou dans le Père Desbillons, on sera tenté de la rapporter plutôt à ce Style élégant & fleuri que divers Rhéteurs

appellent *tempéré* ou *médiocre*, & que l'Auteur appelle *gracieux*. Dans La Fontaine même, la Fable de *Philomèle & Progné*, celle de *Tirfis & Amaranthe*, celle de *l'Amour & la Folie*, celle de *l'Oiseau blessé d'une flèche*, celle des *deux Pigeons*, celle des *deux Amis*, & plusieurs autres, appartiennent à ce Style, & celle du *Paysan du Danube* doit même être rapportée au Style sublime ou élevé.

Quant à l'Eglogue, nous n'en voyons aucune dans Virgile, si ce n'est peut-être la troisième en quelques endroits, qui n'appartienne au Style gracieux, quelques-unes même, comme la quatrième,

Sicalides Musa paulò majora canamus.

s'élèvent jusqu'au Style sublime, & tiennent de la nature de l'Ode.

Mais un genre que nous sommes bien étonnés de ne point rencontrer à l'article, ou plutôt au Chant du Style simple, c'est la Comédie.

En parlant du style gracieux, l'Auteur observe que « rien n'est plus piquant pour » l'esprit qu'un rapport senti avec goût & » exprimé avec grâce. »

Cette idée & cette manière de la rendre sont d'un homme de beaucoup d'esprit.

En parlant de ce Style, on pense naturellement à Horace; l'Auteur le caractérise par ce mot: *facilité soignée*, c'est le mot en effet, & c'est ce qu'il faut sur-tout recom-

mander ; il n'y a que trop d'Écrivains faciles : la facilité qui n'est que facilité est la mort du talent.

Nil sine magno

Vita labore dedit mortalibus.

« Rien de si délicat que les agrémens, dit encore l'Auteur ; les prodiguer , c'est les détruire. »

Mais nous ne voyons pas bien quels sont les genres particuliers de Poésie qu'il assigne au genre gracieux. Nous voyons seulement qu'il fait entrer dans ce Chant l'Éloge de l'Arioste.

L'Épopée , la Tragédie , l'Ode sont le principal domaine du Style sublime.

L'Auteur admet un quatrième Style, qu'il appelle *le Sombre*, & dont Young est le principal modèle, & l'Élégie le principal appanage. L'admission de ce genre & de ce style est une innovation de nos Rhétoriques & de nos Poétiques modernes ; mais ce n'est pas une raison de s'y refuser. Les observations du goût n'ont été faites que d'après les productions du génie ; & il est naturel que le temps & le goût comparé des différentes Nations, ayent amené des genres nouveaux ou de nouveaux points de vue dans les anciens qui exigent des dénominations nouvelles. Celle dont se sert l'Auteur pour désigner son quatrième Style, est prise, dit-il, dans la Nature, & voici ses raisons.

« Les nuages qui se répandent autour du

» soleil rendent le jour sombre ; l'épaisseur
 » des feuilles dans une forêt produit un effet
 » semblable ; l'ame en reçoit une impres-
 » sion de tristesse, elle se livre à des idées
 » mélancoliques. . . . Dirai-t'on que les affec-
 » tions que nous éprouvons alors rentrent
 » dans les trois autres genres de Style ? Mais
 » ce n'est certainement pas dans le gracieux,
 » dont la gaieté & les images riantes font
 » le caractère ; ni dans le simple, qui aime
 » sur-tout la naïveté, & qui exclut les traits
 » prononcés avec trop de force. Reste le
 » sublime, qui ne s'accommode pas davan-
 » tage du sombre, puisque le propre du
 » sublime est en partie l'élévation des pen-
 » sées & la pompe des images. Quant aux
 » sentimens qui dominent, sur-tout dans le
 » genre sombre, ils ont une teinte si diffé-
 » rente de ceux qu'on emploie dans les au-
 » tres genres, que tout me confirme dans
 » l'idée que le sombre est un genre à part. »

On dira sur cela tout ce qu'on voudra ;
 avec un peu d'ardeur pour la dispute, il ne
 seroit pas bien difficile de combattre ces
 raisons, & de faire voir qu'il faudroit aussi
 faire des genres à part du *brillant*, du *tendre*,
 du *fier*, du *doux*, en un mot, de tous les
 caractères du Style ; mais enfin le Style som-
 bre, genre réel ou chimérique, genre à part
 ou simple dépendance des autres genres, a
 fait faire de beaux vers à l'Auteur : qu'il soit
 donc un genre, & vivons en paix ; n'allons
 pas nous quereller sur le genre sombre

comme sur les divers genres de musique. Nous n'aurons jamais assez de genres pour notre plaisir ; mais nous en avons trop pour notre bonheur, puisqu'ils sont pour nous une source de discorde & de haine.

Le Poème débute par des regrets donnés *au bon vieux Temps* & à la simplicité antique.

Nos bons ayeux , aussi simples que grands ,
Avoient des mœurs ; nous avons des talens.

Mais ne confondons point la simplicité avec le badinage grossier & obscène qui infecte certains spectacles.

N'imitiez pas , grossièrement badin ,
Des boulevards l'obscène baladin ,
De telles mœurs la choquante peinture
Blesse les sens , fait rougir la Nature :
Je plains un cœur par le vice gâté ,
Qui croit y voir de la simplicité.

M. Cournand ne rejette point absolument le vieux langage , & ce qu'on appelle le *Style Marotique* ; il cite La Fontaine & Rousseau comme en ayant fait un emploi souvent agréable : il a bien raison pour La Fontaine ; cet Auteur inimitable , guidé par l'instinct le plus heureux , dans le choix des divers tons qu'il fait prendre tour-à-tour , n'a jamais employé le *Style Marotique* sans en tirer le plus grand parti ; ce *Style* , qu'il ne profittue point , & qui sous sa main paroît

devenir la langue propre des sujets qu'il traite, donne toujours à ses vers une gaieté plus franche, un badinage plus piquant, une naïveté plus originale, témoin le Conte du *Diable de Papéfiguière*, dont le comique tire la principale force du Style Marotique employé avec goût.

A coups de griffe il faut que nous voyons
 Lequel aura de nous deux belle amie.....
 Dans huit jours d'huy je suis à vous, Philipot ;
 Et touchez-là, ceci sera mon arme
 Le jour venu, Philipot qui n'étoit brave,
 Se va cacher, non point dans une cave,
 Trop bien va-t'il se plonger tout entier
 Dans un profond & large bénitier.
 Aucun démon n'eût su par où le prendre,
 Tant fût subtil.
 Le Diable en eut une peur tant horrible
 Qu'il seigna, pensa presque tomber.
 Onc n'avoit vu, ne lu, n'oïï conter
 Que coups de griffe eussent semblable forme.

Nous disons que tous ces traits d'un excellent comique n'empruntent pas un médiocre mérite du tour & de l'expression; cela est sensible pour tout homme de goût.

Au lieu de ces deux vers plaisans qui terminent le Conte de la *Mandragore*,

Nargue de ceux qui me faisoient la guerre ;
 Dans neuf mois d'huy je leur livre un enfant.

Mettez, en restant le plus près possible de l'original, mais dans une autre langue :

Je brave ceux qui me faisoient la guerre ,
Ils me verront dans neuf mois un enfant.

Voyez comme cette bravade est devenue tout-à-coup foible & froide ! comme la gaité, la vérité, comme le délire de la joie de Nicia Calfucci ont disparu. Tout tenoit donc à ces mots : *Nargue, d'huy, je leur livre.* Tel est donc le pouvoir d'un mot mis en sa place.

Il n'en est pas tout-à-fait de même de Rousseau ; M. de Voltaire lui a justement reproché ses larcins Marotiques ,

Moitié François & moitié Germaniques.

Si le Style Marotique donne de la grâce à quelques-unes de ses épigrammes, il défigure & déshonore ses épîtres & ses allégories ; il semble parodier la raison en la produisant sous un habillement grotesque, qui dégénère même souvent en grossièreté burlesque ; c'est ce que M. de Voltaire a si bien fait sentir dans ses *Conseils à un Journaliste*, par la comparaison de quatre vers de Boileau avec des vers de Rousseau, qui disent la même chose en Style Marotique. « Il en a coûté » peut-être à Despréaux, dit-il, pour dire » élégamment,

Faites choix d'un Censeur solide & salutaire,
Que la raison conduite & le savoir éclaire,

Et dont le crayon sûr , d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible & qu'on veut se cacher.

» Mais s'il est bien difficile , est-il bien élé-
» gant de dire :

Donc si Phébus ses échecs vous a juge ,
Pour bien jouer consultez tout bon juge ;
Pour bien jouer , hantez les bons joueurs ,
Sur-tout craignez le poison des loueurs ,
Acoftez-vous de fidèles critiques.

Il en est donc du Style Marotique, comme de certaines fleurs de Rhétorique, comme de certains ornemens du Style ; c'est un défaut, quand ce n'est pas une beauté ; c'est une grimace, quand ce n'est pas une grace, quand le sujet n'appelle point ce genre d'agrément, & plus encore quand il y résiste.

Concluons avec M. de Voltaire, que le
» Style qu'on appelle de Marot, ne doit
» être admis que dans une Epigramme &
» dans un Conte, comme les figures de
» Calot ne doivent paroître que dans des
» grotesques. Mais quand il faut mettre la
» raison en vers, peindre, émoouvoir, écrire
» élégamment, alors ce mélange monstrueux
» de la Langue qu'on parloit il y a deux
» cent ans, & de la Langue de nos jours,
» paroît l'abus le plus condamnable qui se
» soit glissé dans la Poésie. Marot parloit sa
» Langue ; il faut que nous parlions la nô-
» tre. Cette bigarrure est aussi révoltante
» pour les hommes judicieux, que le seroit

« l'Architecture gothique mêlée avec la moderne. »

Voilà la bonne doctrine : tenons-nous-y. En parlant de l'Eglogue, M. Cournand s'exprime ainsi :

Vous n'avez pas inspiré Fontenelle,
Nymphes des bois, simples comme vos airs.
Heureux qui sent tout le prix de ses vers,
Mais malheureux qui le prend pour modèle !

Il y a de la justice & de l'impartialité dans ce jugement ; puisqu'en blâmant le genre de Fontenelle, on attache un grand prix à ses Pastorales : en effet, si Fontenelle est un mauvais modèle, & si son genre ne doit point être imité, c'est parce qu'il faudroit tout son esprit & toute sa délicatesse pour y réussir, comme il faudroit toute la naïveté de La Fontaine pour réussir dans le genre de Fables dont il a donné le plus de modèles. Tous les Fabulistes qui ont voulu être naïfs & badins, parce que La Fontaine l'étoit, ont échoué ; La Motte lui-même s'est souvent brisé contre cet écueil : quand il s'en tient à son mérite propre, quand il consent à n'être que Philosophe & homme d'esprit dans ses Fables, il mérite les plus grands éloges, il est supérieur même en quelques parties à La Fontaine ; mais quand il veut être La Fontaine, il n'est ni La Fontaine ni lui-même : c'est l'âne qui veut imiter le petit chien.

On pourroit donc appliquer à La Fon-